

## POURQUOI S'INQUIÉTER ?

**L**e monde est-il dangereux ? Peut-être moins qu'à d'autres périodes de l'histoire. S'il fallait un critère qui puisse témoigner de la qualité de nos conditions d'existence, le rappel d'une augmentation constante, en occident, de l'espérance de vie suffirait. Du moins l'argument serait-il probant pour celui qui s'en tient aux faits objectifs. Mais la peur et la crainte ne se nourrissent pas de bonnes nouvelles ; une vache malade compromet bien plus la confiance en la sécurité environnante que l'énoncé des très faibles taux de risque alimentaire.

Ce que les faits méconnaissent c'est l'extension de la notion de risque. C'est certainement une grande nouveauté. En élargissant la définition du risque on en a changé aussi la nature pour en faire une dimension essentielle du quotidien. Après avoir qualifié des phénomènes exceptionnels, limités à certains domaines de l'activité humaine, le risque est aujourd'hui devenu proliférant. L'ensemble de nos activités, de nos comportements peuvent donner lieu à une qualification de risque – et par là même à une prise en charge assurancière. La prévisibilité absolue n'étant pas de ce monde, ce qui reste de hasard se nomme désormais risque. Ainsi celui-ci n'est proliférant que parce qu'il est résiduel, tapi au cœur de chaque chose, en jeu dans chaque geste.

Que le risque soit proliférant et résiduel change certainement notre rapport quotidien au monde. Les décisions supposent désormais délibération, interprétation, et donne lieu à une réflexivité qui rend nos actions déterminées par un calcul et travaillées par des peurs latentes. Giddens a attribué à l'individualisme cet état de fait. Des choix simples sont ainsi soumis à évaluation et renvoyés à la part d'incertain qui reste l'horizon de toutes décisions surtout quand celles-ci ne se réclament que d'elles-mêmes, libérées des traditions et de leurs garanties.

Plus que l'effroi ou la grande peur, c'est le soupçon qui domine notre univers. Nous interprétons des signes comme des menaces latentes subtilement cachées au cœur des choses. Tout acte d'achat donne lieu à des interprétations sans fins ; nous ne mangerons du poulet qu'après en avoir pesé toutes les conséquences : délibération appuyée sur une évaluation, souvent érudite, du risque potentiel. On parle ainsi de société du risque guidée par la peur, une sorte de dynamique négative en somme, articulée au développement économique.

Sans méconnaître les changements qualitatifs qui ont affecté notre vision du risque (densité de population, prédominance de la science et de la technique, médias...) sans non plus méconnaître les transformations du rapport à soi et au corps qui prédétermine les évaluations de nos différents choix, cette question, saisie du moins à l'échelle de la vie quotidienne, renvoie selon nous à une tendance plus ancienne et plus fondamentale. Le risque et la peur qu'il engendre ne sont peut-être que des manifestations supplémentaires de l'inquiétude qui depuis au moins deux siècles travaillent les sociétés occidentales.

Encore faut-il voir dans l'inquiétude autre chose qu'un sentiment négatif. Sans doute l'associe-t-on d'abord à l'anxiété voire aujourd'hui à la dépression. L'inquiet n'agit plus, paralysé par une peur obsédante. On pourrait certainement rattacher cette occurrence de la notion à la tradition des travaux sur la mélancolie et à toutes les formes de passivité que la tristesse provoque. Le soupçon et la défiance à laquelle la notion de précaution renvoie est certainement une dimension de l'inquiétude contemporaine, relativement aux risques, réels ou imaginaires.

Pour les modernes, et pour nous assurément, l'inquiétude se présente d'abord comme une tendance, une disposition, un état d'esprit appliqué à divers objets, et au principe de pratiques hétérogènes. Cette tendance, c'est celle de l'insatisfaction dont on peut certainement dire qu'elle s'est affirmée dans la société post-révolutionnaire. Sans doute la préoccupation est-elle plus ancienne, rattachée à la laïcisation progressive des esprits et au détachement des traditions dès lors qu'on a « coupé les amarres avec l'absolu ». Mais que durant cette période (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>), on a si fortement pensé le détachement des anciennes contraintes explique qu'on ait fait de l'inquiétude une notion centrale. Les hommes ne sont désormais voués qu'à eux-mêmes face aux risques qu'ils se donnent. Et, de fait ils sont travaillés par une insatiable curiosité, une indéfectible insatisfaction qui marque leur caractère. Celui-ci s'exprime dans différents domaines de la vie sociale, la science et la technique sont particulièrement significatives de cette volonté de ne plus se contenter de ce qui est. Mais d'autres figures apparaissent, familières, à travers

lesquelles l'inquiétude se manifeste vivement : l'aventurier, le consommateur, le citoyen.

L'aventurier est une figure emblématique, animé par une inquiétude qui n'est plus pour lui une passion négative mais le principe de son action ; la nécessité de remplir un vide aiguise son souci de conquête politique et territoriale. Que l'aventure soit elle-même menacée de lassitude ne change rien à l'affaire. C'est le propre de l'inquiétude de se présenter toujours sous ses deux versants. Celle-ci ne s'épanouit pleinement que dans nos sociétés désertées par la satisfaction et le sentiment d'accomplissement. L'aventurier repart toujours, insatisfait de n'avoir pas atteint son but. Nous ne sommes pas nécessairement des aventuriers mais il nous désigne comme appartenant à la société qui est la sienne.

Plus encore que le grand voyageur, l'homme inquiet est celui des sociétés démocratiques, l'homme moyen pour tout dire, celui que Tocqueville décrit aux prises avec ses multiples désirs de posséder et que rien ne peut satisfaire. Au milieu de son bien être, l'Américain est soucieux de ne pas parvenir assez vite à se satisfaire de ce que souvent il possède déjà ; s'il y parvient, un appétit sans limite viendra aiguïser de nouveaux désirs contrariés par la crainte de tout perdre ou de ne posséder qu'imparfaitement. Ce n'est pas le goût du bien être et la recherche inquiète de satisfaction qui est original, ce que Tocqueville souligne et qui vaut pour nous plus encore, c'est la banalisation d'un tel esprit : « ce spectacle est pourtant aussi vieux que le monde ; ce qui est nouveau, c'est de voir tout un peuple qui le donne » (Tocqueville, t. 2, p. 173). Ainsi la crainte et la peur qui agitent les Américains du début du XIX<sup>e</sup> est aussi la nôtre, c'est celle d'une « félicité qui fuit toujours ».

« Dans les temps démocratiques, les jouissances sont plus vives que dans les siècles d'aristocratie, et surtout le nombre de ceux qui les goûtent est infiniment plus grand ; mais, d'une autre part, il faut reconnaître que les espérances et les désirs y sont plus souvent déçus, les âmes plus émues et plus inquiètes, et les soucis plus cuisants » (Tocqueville, t. 2, p. 174). Tocqueville y trouvera des arguments pour regretter certains aspects des régimes aristocratiques, mais du moins caractérise-t-il ainsi cette inquiétante pression des sociétés démocratiques

où vivre c'est, pour chacun, être sous le regard d'autrui, sujet à évaluations, comparaisons, jugements, et en permanence insatisfait. C'est pourquoi en plus du voyageur et du consommateur, l'homme inquiet c'est l'homme des villes, de la scène sociale. Là où les valeurs de prestige et de distinction y sont engagées dans les plus simples interactions et dans les choix les plus futiles. L'inégalité qui se déploie alors est une source intense de souci, car si les « besoins » ne sont jamais satisfaits et les désirs toujours vifs c'est que sur le théâtre social une comparaison peut toujours être à mon désavantage.

Mais ce qui fait la valeur de l'inquiétude aujourd'hui, ce qui explique sans doute que l'on s'y perde ainsi, agité, insatisfait mais toujours soucieux de l'échec, c'est que notre monde est celui de toutes les recherches possibles, de toutes les curiosités : « L'homme civilisé [...], placé dans le mouvement d'une civilisation qui s'enrichit continuellement de pensées, de savoirs et de problèmes, peut se sentir "las" de la vie et non pas "comblé" par elle. En effet il ne peut saisir qu'une infime partie de tout ce que la vie de l'esprit produit sans cesse de nouveau, il ne peut saisir que du provisoire et jamais du définitif » (Weber, p. 79). Le voyage, la consommation, l'interaction sociale mais la science aussi, la technique surtout provoquent la curiosité, sollicitent les interprétations sans jamais apporter de repos. La question n'est donc pas seulement de savoir si notre société recèle, cachée, des dangers plus grands que ceux d'hier, mais de rappeler que le risque appartient à notre manière de concevoir le monde. Une manière marquée par une insatisfaction, une mobilisation sans limite, une curiosité qu'on ne cesse de vanter à travers les découvertes, les nouveautés, et un souci de soi dont il faut accepter les périls. Car notre inquiétude, aussi dynamique soit-elle, ne se déploie que dans un monde sans certitude, voué en partie à l'errance. Le risque est de cette nature, non pas tant extérieur à nous, que constitutif de notre manière moderne de faire société. On ne sait si le monde est dangereux, en tout cas il n'est pas tranquille ; c'est ce que nous voulons.

**Thierry Pillon**

## RÉFÉRENCES

Giddens A., (1994), *Les conséquences de la modernité*, (1990), Paris, L'Harmattan.

Tocqueville A. de (1981), *De la démocratie en Amérique, (1835-1840)*, Paris, Garnier-Flammarion.

Weber M. (1959), *Le savant et le politique*, (1919), Paris, Plon.

---

**Thierry Pillon** est maître de conférences de sociologie à l'Université d'Évry-Val d'Essonne et chargé de recherches au Centre Pierre Naville.

< [thierry.pillon@socio.univ-evry.fr](mailto:thierry.pillon@socio.univ-evry.fr) >